

The description of the tea ceremony is only one of many memorable passages in a magnificent and unforgettable novel. There are many subtle ecclesiastic allusions throughout the book. Inni makes love with Petra, his aunt's helper. "On this rock, this soft round rock, he thought later, he had built his church." At mass, the host on Petra's tongue parallels Petra's fellatious taking of Inni's seed a few hours earlier. There is a passionate dinner discussion about the tyranny of the Christian church, the existence of and breach with God, and the possessiveness of Catholicism. A crucial point in the novel involves the appearance of three doves, one dead, one live, and one dazed. And there is a strong parallel between the Japanese tea bowl and the Eucharistic chalice. "If Christ had been born in China or Japan, tea would now be turned into blood every day on five continents. But in the tea ceremony it was not so much the tea that mattered, he realized, as the way in which you drank it." Nootboom goes far beyond the obvious in his spare prose and richly drawn characters. In this extraordinary, deeply felt novel, he reminds us that life, however capricious and seemingly meaningless, is for those who, although seemingly detached, have the courage to remain alive.

Understandably, much of the literary success of the above Nootboom novels is a result of the exceptional translation skills of Adrienne Dixon, whose sensitivity for the nuances of English is also shown in her recent translation of Harry Mulisch's *Last Call*. Despite very occasional Britishisms, she produces an 'international' translation which reads smoothly, seems idiomatically correct, and has a sense of inevitability. Not surprisingly, she has won the Martinus Nijhoff Prize for Translations.

J. Bernlef: *Chimères*. Roman traduit du néerlandais par Philippe Noble. Paris, Calmann-Lévy, 1988.

Constant Venesoen
University of Western Ontario

Chimères est le premier roman de J. Bernlef qui ait été traduit en français. L'initiative de cette heureuse traduction tient non seulement au fait que ce livre, dans sa version originale, avait connu un immense succès en Hollande, au point d'avoir été porté à l'écran. La diffusion de cette oeuvre traduite en français marque aussi l'intérêt relativement récent que le grand public porte à cette terrible et incurable maladie, dite erronément "des vieux", qu'on appelle la maladie d'Alz-

heimer. Jadis on disait des vieux qu'ils souffraient de sénilité, ou qu'ils retombaient en enfance, comme si les deux bouts de la boucle qui nous accroche à la vie se rejoignaient à l'aube de la mort. On sait aujourd'hui que les symptômes déroutants de la maladie d'Alzheimer ne sont pas le lot de tous, et peuvent même se manifester insidieusement chez des êtres qui ont à peine quarante ans, en pleine force de l'âge!

Le personnage central de *Chimères*, qui narre la brutale évolution de sa maladie, s'appelle Maarten Klein, un homme encore robuste de soixante-et-onze ans, un intellectuel qui a fait son droit, et qui a connu une belle carrière dans un organisme international. Retraité, il coule une paisible existence, en compagnie de sa femme Véra, à Gloucester, petite localité sise sur la côte de l'Atlantique, non loin de Boston. C'est là, un jour, que Maarten s'aperçoit, sans d'abord s'en inquiéter, de légères pertes de mémoire. Inexorablement des souvenirs s'estompent, comme si on venait tout à coup d'occulter les fenêtres de la mémoire qui donnent sur le passé et même sur le présent. L'ordre logique des événements commence à disparaître. Une oscillation irritante entre des bribes du passé et la réalité du présent s'installe. Tantôt Maarten revit avec une effrayante clarté le passé du bureau, des collègues. Tantôt il se transporte en un temps où ses enfants, Kitty et Fred, revenaient de l'école. Mais ce n'est ni l'imagination ni la rêverie qui lui font remonter le temps, mais une lente détérioration de ses facultés mnémoniques. Les jalons du temps et de l'espace se brouillent de plus en plus. A côté de lui se tient, d'abord désemparée, puis désespérée, Véra, vieille lie, impuissante. Et bientôt s'estomperont sous le regard hébété de Maarten les traits familiers de cette femme qu'il a tant aimée, qu'il continue d'aimer, en dépit des interférences temporelles ou spatiales.

"Je me sens comme un bateau, ... (dit Maarten), un voilier en panne dans une accalmie. Soudain, voilà une saute de vent et je me remets à avancer. Le monde recommence à avoir prise sur moi et je participe à son mouvement" (p.82-3). Ce sont là les premiers spasmes d'une mémoire moribonde. Maarten est engagé sur une pente qui le mène au néant de sa vie intelligente et intelligible. Sa compréhension du monde lui glisse insensiblement entre les doigts. Il confond son enfance et son présent, parfois littéralement aspiré par le souvenir du père qu'il aimait, qu'il admirait. Le calvaire de Maarten s'effrite rapidement dans le non-sens. Et à la fin du roman, Maarten, confiné dans une clinique, n'est plus que l'ombre d'une conscience parmi d'autres ombres, et la parole narrative, elle aussi, s'enlise dans le tourbillon vertigineux de la totale confusion: "Re-

venir à la vie?, dit-il, mais où est-elle passée, la vie? Est-ce que ça existe?... ou bien tout n'était-il qu'imagination... idées dans la tête... chimères?"(p.176).

Ce livre, dira-t-on, est bien triste, car ne détaille-t-il pas la lente destruction de la mémoire, c'est-à-dire de la vie, et de cette intelligence des choses qui donne à l'homme sa pleine signification? Certes, le drame de Maarten se lit parfois les yeux embués. Mais si J. Bernlef a le goût du tragique feutré, il ne donne cependant jamais dans le pathos, voire dans le mélodrame larmoyant. Il y a des moments très émouvants, surtout entre Maarten et Véra; il y a des révoltes qui donnent froid au coeur, tant elles traduisent le désarroi de ceux qui, lucides, sont condamnés à vivre auprès du malade. "Cela fait quarante ans que nous sommes mariés, dit Véra. Et voilà ce qui nous tombe dessus, d'un seul coup. D'habitude c'est plus lent, plus progressif. Mais chez lui ça s'est déclenché brutalement. Je me sens dépassée. C'est cruel, c'est injuste. Parfois je sens monter la colère, la révolte, en voyant son regard qui semble venir d'un autre monde. A d'autres moments, je n'éprouve plus que de la tristesse, et j'aimerais tant le comprendre" (p. 8). Ces moments qui nous rappellent à la réalité du drame alternent cependant assez fréquemment avec cet humour quelque peu grisâtre des situations insolites. En effet, la mémoire défaillante de Maarten crée des quiproquos, des erreurs d'identité, des malentendus presque malicieux entre mari et femme. Il y a là des ressorts de comédie. Dans leurs premiers stades, les symptômes de la maladie de Maarten ont parfois, il faut bien le reconnaître, ce petit air mutin d'une douce folie qui force un sourire sans cruauté. Le romancier l'a sans doute voulu ainsi, plutôt que d'entraîner son lecteur dans l'étouffante atmosphère d'une funeste fatalité. La vie, c'est aussi l'alternance du rire et des larmes.

On peut dire que le style de J. Bernlef, malgré le cadre psychologique, est le plus souvent enjoué. C'est que Maarten, le narrateur, ne comprend pas tout à fait la gravité de son état. S'il raconte donc son passé, c'est pour y retrouver des instants délicieux, avec Véra jeune, avec son père, avec une fille rencontrée au hasard d'un séjour parisien, avec son professeur de piano dont, enfant, il était éperdument amoureux. S'il se replonge malgré lui dans le présent, c'est pour s'y mouvoir avec une méfiance presque puérile qu'il exprime sur un ton familier, rarement tragique. Seules les dernières pages du roman, quand la maladie étouffe tout souvenir, toute cohérence, saisissent à la gorge.

Ce livre se doit d'être lu par tous ceux qui n'ont pas perdu le sens de la compassion, de la solidarité humaine, de l'amour. De l'amour, oui. Car en filigrane

du roman de J. Bernlef s'inscrit la très belle histoire d'un couple vieilli dans le souci de l'autre, dans la tranquille affection mutuelle. Un couple frappé par un malheur irréparable, mais à tout jamais uni dans la certitude irraisonnée de sa tendresse inaltérable.

Johan Daisne: *Un Soir Un Train*. Préface de Marcel Brion de l'Académie française. Traduit du néerlandais par Maddy Buysse. Complexe, Coll. Le plat pays, 1973.

Constant Venesoen
University of Western Ontario

Cette rêverie — car peut-on l'appeler autrement? — fut écrite par Johan Daisne (pseudonyme de Herman Thiery) en 1948. L'auteur avait alors trente-huit ans, il avait connu les sombres heures de la guerre, la fragilité de l'existence, l'horreur de la mort, vécue ou imaginée.

C'est autour du thème de la mort que Johan Daisne tisse une toile aux teintes grisâtres, fondues dans les plis d'un linceul. Trois lieux ponctuent, immobiles, le passage de la vie à la mort. Un train, familial, où le sommeil des passagers n'est plus que le masque de la mort. La jeune nuit du printemps les enveloppe déjà de son deuil. Le narrateur s'inquiète, s'interroge: le temps se serait-il arrêté? Il part donc, errant de wagon en wagon, à la recherche de la vie, à la recherche de lui-même. Il rencontrera d'abord un vieillard vénérable, sage et savant, le professeur Hernhutter, descendant peut-être des frères Moraves qui "ne portaient pas de deuil et emmenaient la dépouille de leur défunt dans un cercueil peint de couleurs vives"(p.50). Hernhutter, ne serait-il pas aussi la vision du moi, tel qu'il souhaite vieillir, dans la bienveillance et la confiance en une vie prometteuse de bonheur? Premier *alter ego* du narrateur qui projette ainsi le prolongement temporel de son existence menacée. Regard narratif braqué sur l'espoir d'un vieillissement paisible.

Le deuxième lieu, où rien ne change, où "La nuit paraissait nous avoir enlevé toute perspective de la durée comme de l'espace"(p.63), est le chemin figé qui mène à l'au-delà, qui trace d'un seul trait le passage à l'éternité. C'est là que le narrateur et Hernhutter retrouvent Val, jeune homme éperdu qu'ils avaient aperçu courant le long de la voie ferrée. Image de la jeunesse insouciant et gracieuse. Comme eux il avait somnolé dans l'obscurité, et comme eux il avait eu, dans un vague demi-sommeil, "un sentiment de